



**CONSTANCE J. HAMPTON**

**7**

**OFFICIERS ET  
GENTILSHOMMES**

EDITION COLLAGES LES OFFICIERS DE WELLINGTON



OFFICIERS ET  
GENTILSHOMMES



CONSTANCE J.. HAMPTON

Série EDITION COLLAGES DES OFFICIERS DE  
WELLINGTON  
VOL 7

Traduction : MARIE ANCIANO

\*

ISBN/EAN : 9789492980731

Édition rehaussée d'illustrations/collages

*\*Droit d'auteur/droits de tous les auteurs/Constance J.,*

*Hampton 2019*

Hermesse James Boekerij, Pays-Bas

\*

Le droit de Constance J. Hampton d'être reconnue comme l'auteur de cet ouvrage a été affirmé conformément aux articles 77 et 78 de la loi de 1988 sur le droit d'auteur, les modèles et les brevets, ainsi que conformément aux droits d'auteur et d'édition de la CE et du reste du monde.

\*\*\*

Ce livre ne peut être reproduit en totalité ou en partie,  
par polycopié ou tout autre moyen,  
sans la permission des Hermesse James Boekerij ou de l'auteur.

L'émission ou la distribution de copies électroniques de ce livre  
constitue une violation des droits d'auteur  
et pourrait exposer le contrevenant  
à la responsabilité pénale et civile.

\*

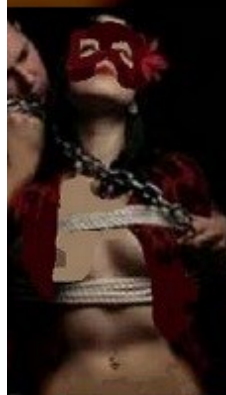
*Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, personnages, endroits et événements sont imaginaires et ne doivent en aucune façon être interprétés comme étant réels. Toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant déjà vécu, des événements réels, des lieux et des organisations n'est que pure coïncidence.*

\*

\*

*Tous les droits sont réservés.*

*Aucune partie de ce livre ne peut être utilisée ou reproduite à quelque fin que ce soit sans autorisation écrite, sauf dans le cas de brèves citations intégrées dans des articles et des revues critiques.*



## Chapitre 1: PROLOGUE DE LORD JOHN

\*

Mr. Tubbington hochait la tête lorsqu'il vit le fils du Duc, âgé de douze ans, s'asseoir avec hésitation sur l'une des chaises droites de la salle d'attente des appartements de la Duchesse.

Il claqua du doigt à un valet de pied qui attendait là et lui parla d'une manière pressante.

Lord John savait que le majordome donnait des instructions au valet de pied, prénommé Mordecai, afin qu'il avertît le valet de sa seigneurie que son jeune maître avait absolument besoin de faire ses ablutions avant de pouvoir entrer dans la chambre de sa mère.

Quelqu'un poussa un cri perçant dans la pièce située à côté de l'antichambre.

John se mit à écouter attentivement. Il connaissait tellement bien ce cri. C'était sans aucun doute sa mère, la Duchesse.

Vous ferez comme je le demande, Jonathan, dit-elle d'une voix rauque et menaçante.

Ah, oui, les menaces ! Sa mère avait toujours été une maîtresse en la matière. John en avait été la cible d'innombrables fois.

Il entendit son père marmonner quelque chose d'inaudible.

« Un prêté pour un rendu ! » cria sa mère, « je vous maudirai sur mon lit de mort si vous ignorez mes vœux, Jonathan Montgomery ! » La réponse de son père fut étouffée, mais John put tout de même l'entendre : sa mère ne devrait pas prendre les choses aussi mal, a jeune fille avait

juste été une aventure quand il était dans le Nord...

John déplaça sa chaise de façon à être plus près du mur derrière lequel ses parents se querellaient.

Une fille ? Son père voyait une jeune fille dans le Nord ?

Ah, oui, sa mère faisait-elle référence à cette très belle blonde que John avait rencontré une fois, quand son père et lui étaient allés faire une grande balade à cheval du château de Stirling jusqu'à une « maison forte » près de Bannockburn ? Il n'avait que quatre ans à l'époque et montait Leslie, son poney préféré.

Ils avaient vu cette femme, debout devant cette maison, accompagnée d'un garçon de cinq ans qui prenait une position protectrice à côté d'elle.

Même si John était très jeune, il avait remarqué sa beauté éthérée.

Une beauté tout à fait différente de celle de sa mère. La Duchesse était toujours habillée et coiffée de façon élaborée. On ne la voyait jamais sans maquillage, sans son masque blanc de poudre de riz, ses joues fardées et ses yeux accentués de khôl.

La jeune fille du Nord n'était vêtue que d'une simple robe grise avec un tablier carré. Au lieu de délicates chaussures à talons hauts, elle portait à ses petits pieds des sabots en cuir robustes. Ses longs cheveux blonds étaient tressés et formaient une grande natte descendant jusqu'à son très joli postérieur qui n'était pas caché sous une armature faite de baleine ou de crin.

Depuis qu'il avait vu cette femme, il avait secrètement désapprouvé le côté artificiel des robes de la cour, des corsets en bois, des



grands décolletés inconvenants et du maquillage sévère qui faisaient que les femmes ressemblaient à des marionnettes au bout d'un fils, avec les mêmes mouvements raides.

Son père et la femme avaient discuté quelque temps. Son père avait semblé pressant au sujet de quelque chose et la femme avait secoué la tête en les montrant du doigt, lui et le garçon qui, il l'entendit plus tard, s'appelait Lochiel.

Son père avait tellement insisté que la femme avait fini par céder à sa demande et avait dit à Lochiel de prendre soin du petit Lord John. Le visage de son père s'était rempli de joie et d'envie et ils avaient disparu dans la maison.

Le garçon et lui avaient joué derrière les écuries jusqu'à ce que la nuit tombât et que son père sortît enfin de la maison à la hâte,

un peu rouge, avec ses vêtements qui semblaient avoir été mis sans l'aide de son valet.

« Vous devez admettre que notre John devrait avoir les mêmes chances que nous avons eues d'être heureux, ma chérie, » plaidait le Duc.

La Duchesse commença à dire quelque chose, mais elle fut prise d'une quinte de toux.

Le Duc lui conseilla vivement de ne pas se fâcher autant.

Puis John entendit son père accepter.

« Si vous pensez que ceci est vraiment si important, je signerai les papiers pour les fiançailles, Elisabeth. »

Sa mère criait entre chacune de ses terribles quintes, accusant toujours le Duc de « maudite trahison ». Une demi-heure plus tard, portant des vêtements propres et

sentant le savon cher au citron, Lord John Montgomery apprit qu'on allait le fiancer à une fille qui s'appelait Elisabeth Campbell ; ceci était manifestement le « prêté pour un rendu » que sa mère avait réclamé à cor et à cri.

Lord John était censé épouser la jeune fille lorsqu'elle aurait atteint l'âge de seize ans, ce qui lui semblait loin dans le temps puisqu'elle n'avait que quatre ans à l'heure actuelle.

Un calcul rapide lui dit qu'il aurait vingt-quatre ans d'ici à ce que la fille fût mariable et il décida donc de ne pas s'inquiéter au sujet de son mariage arrangé avec une petite gamine dont personne, à l'exception de sa mère hystérique, ne savait rien.

Ce ne fut que le soir qu'il comprit pourquoi Tubby se souciait tant de son apparence, lorsque son père lui dit que la

Duchesse, sa mère, était malheureusement décédée.

Sans s'en rendre bien compte, il avait été fiancé, sur le lit de mort de sa mère, à l'âge respectable de douze ans.

Lorsque la date de son mariage arrangé approcha, Lord John commença à rechigner.

Son père l'avait envoyé deux fois dans un petit village près de Glasgow afin de faire la cour à la petite gamine avec laquelle il était fiancé.

Malheureusement, il était amoureux à ce moment-là d'une réfugiée russe, la comtesse Maria Oblinsky, et de ce fait, il avait détesté chaque minute passée avec sa fiancée de longue date.

Il ne voulait pas admettre que Lizzie Campbell était en fait d'une extrême beauté et une vierge très convenable.

Finalement, pour convaincre Lord John de respecter le vœu que sa mère avait formulé sur son lit de mort, le Duc avait dû lui promettre qu'il deviendrait le marquis de Lorna et de Kintyre, à la place de son frère Randolph, une fois qu'il ne serait plus de ce monde.

Cela ne dérangeait pas Randolph de donner ce titre « à l'avance » à son petit frère, parce que ce n'était de toute façon qu'un titre de courtoisie et qu'il deviendrait le nouveau duc de Rothford.

Au final, Lord John, un malotru trop gâté qui avait une mauvaise réputation et les pires appétits sexuels, se prépara à aller à Édimbourg afin d'épouser la très honorable Elisabeth Campbell, une gamine sans dot, ni ascendance éminente, en échange de quoi il serait un jour un marquis.

John serait heureux d'avoir enfin un titre. Ses dettes s'accumulaient considérablement et il craignait de ne pas pouvoir tenir beaucoup plus longtemps avec pour seul crédit le fait d'être le second fils du duc de Rothford. Être le marquis de Lorna et Kintyre lui donnerait infiniment plus de crédit face aux usuriers qui étaient toujours à ses trousses.

Il détestait surtout Lizzie Campbell parce qu'elle était l'obstacle qui l'empêchait d'avoir une chance d'épouser une héritière qui pourrait le sortir de ses dettes imposantes et de la situation désespérée dans laquelle il s'était mise.

La seule chose que Lizzie Campbell lui apporterait serait son corps, ce qui ne lui créerait rien d'autre que des contraintes et le laisserait aussi pauvre que le rat d'église du proverbe.

« Mais bon sang John ! » gronda Lord Randolph, « tu ne peux même pas te tenir debout ? Doux Jésus, que dira père quand il te verra dans cet état ? »

« Pourquoi d... devrais-je m'en soucier ? » balbutia Lord John en cherchant autour de lui un pot pour vomir.

Il se précipita derrière un pilier et son frère, consterné, l'entendit éclabousser le sol de la chapelle de son maigre petit-déjeuner.

« Maudit soit-il ! » gronda Lord Randolph en tirant un mouchoir de sa manche et en faisant signe à un valet de pied qui se trouvait heureusement à proximité.

Il prit son frère par la taille et lui frota la bouche avec son mouchoir.

« Lave-toi ! » ordonna-t-il à son frère en mettant sa voix en sourdine quand il vit son père entrer dans la chapelle en compagnie de la comtesse de Loghaire.

« Pense que tu vas être marquis un jour, seulement parce que tu vas dire « oui » à cette petite beauté que Mère t'a trouvée. Tu pourrais t'en sortir beaucoup moins bien, tu sais. »

« Mon donné pour un rendu ! » dit John en ricanant, « je l'épouserai, mais je ne consommerai jamais ! »

« Si, tu le feras, » répondit Lord Randolph les dents serrées, « ne sais-tu pas que Père en a fait une nouvelle condition ? Autrement, tu n'auras jamais Lorna. »

Lord John s'affala sur le banc sur lequel il allait s'asseoir plus tard, refusant de rendre à son père le signe de tête que le Duc lui avait fait en guise de salut lorsqu'il s'était assis au premier rang.

Il se sentait comme un agneau sacrifié, un agneau sacrifié avec une grosse gueule de bois.



« L'évêque est ici, » l'avertit son frère de façon superflue en vérifiant qu'il n'y avait pas de petites taches de vomi sur le gilet de Lord John et en se demandant quel goût aurait son baiser de mariage.

Cela n'avait pas d'importance. Il connaissait bien John et savait que de toute façon, il ne daignerait pas embrasser sa petite fiancée, ce rustre entêté !

John regarda la jeune fille qui l'avait suivi à contrecœur, et avec une certaine hésitation, dans les appartements de la résidence ducale qui étaient légalement tout aussi bien à lui qu'à elle depuis seulement trois heures.

Il était heureux que son terrible mal de tête eût disparu dès qu'il eut bu son premier whisky à la fête, qui était en réalité le banquet de son satané mariage.

« Ne restez pas là ! » grogna-t-il alors qu'elle hésitait devant la porte de sa propre chambre.

Il grinça des dents en se disant qu'il était déjà tard et que le navire qui se rendait à Londres, et sur lequel il voulait embarquer, partirait bientôt avec la marée.

Il la poussa par son derrière, qui était étonnamment ferme.

Bon sang, mais il aimait ça lui, les fesses fermes !

Il ferma la porte derrière eux d'un coup de pied et la saisit par la taille.

Il valait mieux faire cela rapidement, songea-t-il brièvement.

Il laissa glisser ses mains sur la douce soie épaisse de sa robe de mariée qui recouvrait des hanches généreuses.

John avait appris à aimer les filles quelque peu charnues. Sa mère était mince comme

un roseau, surtout durant les dernières années de sa vie, et il n'avait jamais oublié l'aversion qu'il avait ressentie pour sa maigreur et ses manières artificielles, comme si elle avait été une poupée mince et peinte à l'excès.

La jeune fille eut un hoquet de surprise lorsqu'il appuya contre son ventre l'érection qui ne cessait de croître dans sa culotte. Il n'avait eu aucune difficulté à s'enflammer car il était quasiment toujours excité. Ses hanches et ses fesses avaient fait le reste ; sa verge avait gonflé et durci dans sa culotte. Ses mains se dirigèrent vers son décolleté, qui aurait pu être considéré comme trop profond pour une jeune mariée vierge de seize ans. Il fit sortir ses seins de son corsage sans aucun problème et se courba pour les sucer. Ah, mais la chair d'une fille de seize ans avait un goût bien différent de

celui de la prostituée d'âge mûr de la nuit dernière.

Il dut reprendre son équilibre lorsqu'il saisit ces tendres globes blancs. Il avait bu tout au long du banquet, sans prendre la peine de manger, et avait l'impression d'être déjà sur le bateau car le plancher de la chambre à coucher penchait plutôt dangereusement.

Elle eut le souffle coupé par la douleur lorsque ses mains lui comprimèrent les seins. Il rit cruellement et se pencha pour en mordre un. Elle sembla s'évanouir suite à cette douleur et il dut la saisir par la taille afin de l'empêcher de tomber.

Il la poussa jusqu'à une commode qui se trouvait à côté de la porte, la souleva et la posa dessus. Il se mit alors à rire ; il la prendrait contre le mur comme il le ferait avec une prostituée bon marché !

« Alors, maintenant, mon amour, » dit-il d'un air moqueur, « ouvrez-vous à moi car je ne vous baiserais qu'une seule fois dans toute votre vie ! »

Il lui écarta les jambes et déchira la fente de sa culotte afin de les lui ouvrir davantage.

Elle gémit, choquée de la façon brutale dont il la traitait, mais il avait déjà sorti sa verge excitée de sa culotte.

Il mit son gland contre son orifice, mais elle était sèche et réfractaire.

Il jura, recula sa verge, cracha dans sa main et recouvrit son gland de salive. Il la regarda d'un air surpris lorsqu'elle se redressa soudain, sortie de sa torpeur initiale, ferma les yeux et écarta les jambes, comme si elle avait tout à coup décidé qu'il valait mieux être conciliante.

Il la pénétra en grognant et constata que la salive avait vraiment facilité les choses. Il se glissa en elle comme s'il avait été aspiré par son vagin. Elle était très étroite et cette sensation avait presque eu raison de lui. Il se demanda si elle ne lui avait pas en fait saisi la verge, mais secoua la tête. Impossible ! Il était trop ivre pour pouvoir distinguer de telles subtilités.

Il s'enfonça profondément en elle et l'entendit pousser un petit cri.

Cela le fit dépasser ce délicieux point de non-retour et il faillit tomber en arrière lorsqu'il se retira d'elle et que sa verge jaillit en faisant gicler sa semence.

Ah, Lorna et Kintyre, pensa-t-il triomphalement, me voici !

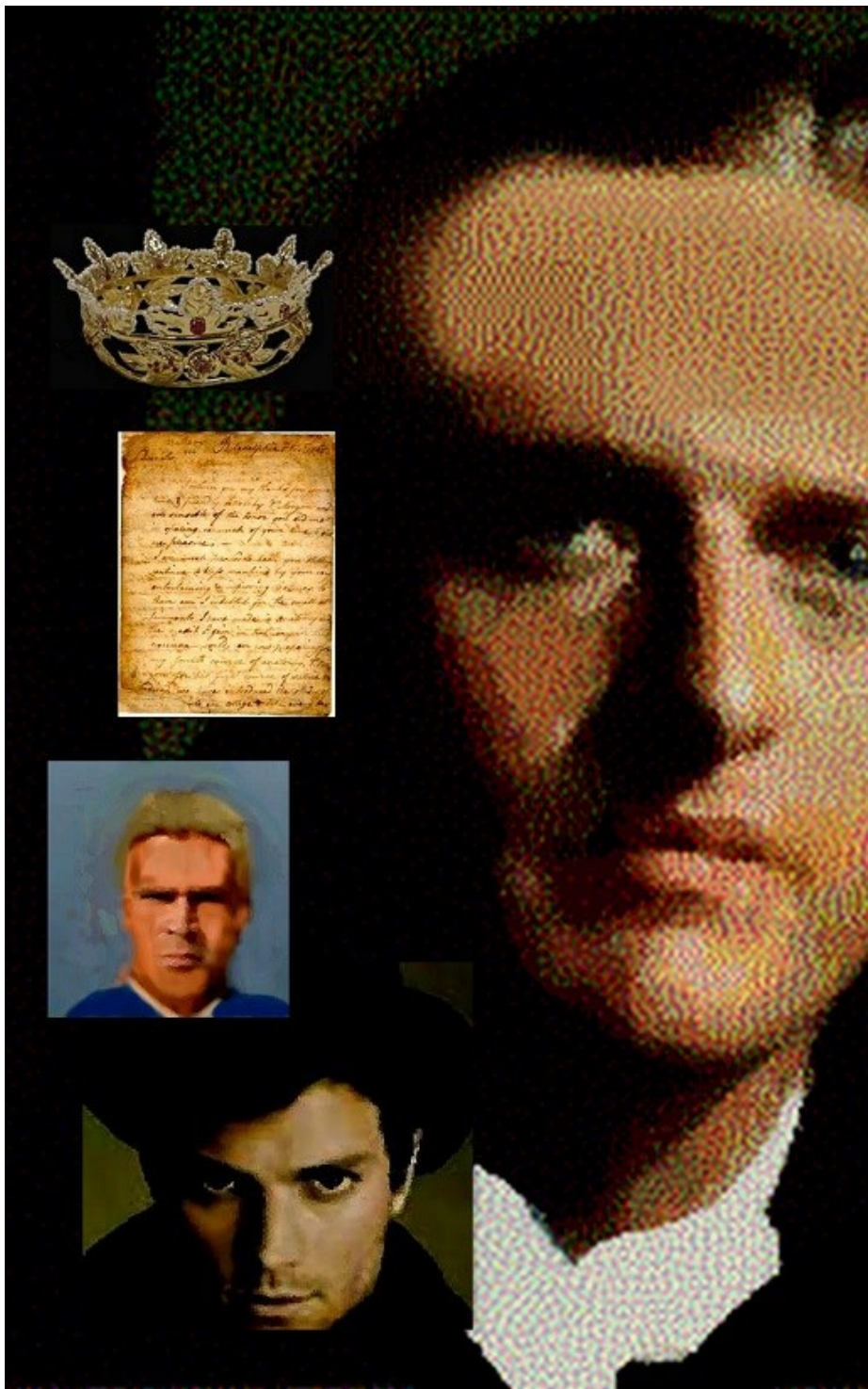
Il eut un sourire malicieux en voyant que par ses actes, il avait abîmé son corsage et une de ses chaussures ; son sperme avait

laissé une traînée qui partait de ses seins et descendait jusqu'à sa chaussure droite avant d'arriver au sol.

Il remonta sa culotte, rentra sa chemise à l'intérieur de celle-ci et la reboutonna partiellement. Il ouvrit la porte, la franchit en titubant et puis la referma en la claquant.

Il pouvait enfin s'en aller ! Il avait fait son devoir comme il le fallait et au diable son père et tout le reste !

\*\*





## Chapitre 2 : UN MESSAGE POUR RANDOLPH ET JOHN

\*

*Londres 1807.*

John regardait avec une certaine inquiétude la lettre que son père avait écrite.

Elle n'arborait aucun des sceaux de cire ducaux qui caractérisaient si bien le commandement de son père, le Duc. À la place, elle portait le petit sceau de sa mère, celui que son père lui avait fait faire pour son usage personnel, il y avait des années de cela.

Cela faisait deux ans que son père était décédé et, fidèle à ses habitudes, Randolph lui avait remis la lettre avec un sourire dissimulé. « Il voulait que tu la lises deux ans après sa mort, » alors la voici. « Je l'ai

moi-même lue après que Lyon-Crowns me l'a remise, avant qu'on ne lise le testament. Père voulait être certain qu'il n'y aurait plus trop d'émotions impliquées lorsque nous lirions ceci, mais pour le bien du duché, je ne pouvais pas la laisser fermée durant deux années entières. »

Randolph remua son café bruyamment.

John observait son frère attentivement tout en mâchant son pain et ses œufs.

Randolph s'était avéré être un bien meilleur duc que quiconque n'aurait pu l'imaginer, après que leur père eut succombé à une maladie de cœur persistante. Les feuilles de fraisier ducales lui allaient plutôt bien.

« L'as-tu renvoyée ? » demanda-t-il à la légère, ne voulant pas faire référence à une lettre qu'il n'avait même pas lue.

Randolph, qui commençait à perdre ses cheveux, secoua la tête avec regret.

« Elle a dit qu'elle était tombée amoureuse d'Arthur Wellesley. Je m'ennuyais avec elle, de toute façon. Elle était assez jalouse de Whit... de quelqu'un d'autre. Pourquoi es-tu debout aussi tôt ? »

Il balaya prudemment du regard la somptueuse salle du petit-déjeuner. Son personnel était bien sûr au courant de tous ses vices, mais ses ardents rendez-vous galants occasionnels avec son ancien valet de pied en chef n'avaient pas besoin d'être ébruités par des membres de personnel curieux.

« On a besoin de moi à la Chambre aujourd'hui, » dit John d'un air distrait, « nous allons discuter de votre ami Wellesley et voir s'il a raison de vouloir une guerre sur la péninsule hispano-

portugaise. Il l'appelle « la porte de derrière de Napoléon ». Le Parlement ne sera pas content de payer pour une autre guerre, mais nous pensons qu'elle ne pourra être évitée si nous voulons empêcher le Caporal de conquérir le monde. C'est déjà suffisamment pénible comme ça ; cet homme ne cesse de gagner toutes ces batailles. »

Randolph fit un signe de tête à son frère, d'un air pensif. Cela faisait toujours une étrange impression de voir que John était d'une part un débauché, mais que d'autre part, il prenait ses fonctions à la Chambre tellement au sérieux.

« Prinny n'aimera pas ça. Il préférerait que le Parlement dépense tout cet argent sur lui, donc je suppose que les Lords céderont à la demande d'une guerre quelque part sur le continent, juste pour l'embêter. »

Il se leva de sa chaise.

« Je dois y aller. Je dois m'occuper de choses qui semblent être extrêmement urgentes. »

Il regarda son frère le Duc d'un air vraiment curieux.

« Était-elle bien, cette nouvelle fille ? demanda-t-il avec désinvolture. »

« Tu as parlé à Whitby, n'est-ce pas ? »

John remarqua que son frère semblait plus amusé qu'ennuyé.

« L'était-elle ? »

« As-tu besoin d'une nouvelle maîtresse ? » demanda Randolph avec un grand sourire.

John haussa les épaules sans faire de commentaire.

« Tu t'ennuies avec elles, n'est-ce pas ? Pourquoi n'envoies-tu pas chercher la petite Lizzie? Elle a vingt ans maintenant et mes

informateurs m'ont dit que c'était plutôt un beau morceau ! »

John se dirigea brusquement vers la porte.  
« Je vais lire ceci à la bibliothèque ! grogna-t-il. »

Randolph regarda le dos droit de son frère tandis qu'il quittait bruyamment la pièce.

*« Étant donné que je suis tenu par un serment en ce qui concerne certaines choses, j'écris cette lettre qui ne pourra être lue que par John et vous, et ce, uniquement après ma mort. Afin d'éviter les émotions excessives concernant ces sujets, j'ai demandé à ce que vous ne lisiez ceci que deux ans après le jour où j'aurai quitté ce monde. »*

John ferma les yeux et s'adossa au fauteuil à grandes oreilles.

Son père les avait quittés depuis deux ans, mais il lui manquait toujours énormément.

Il était mort tranquillement, quoique dans la douleur, assis dans son fauteuil, dans son bureau. Une maladie du cœur lui avaient dit les médecins.

Il n'avait jamais dit à ses fils qu'il souffrait du cœur. Apparemment, Audrey Agnew, la comtesse de Loghaire, la maîtresse secrète de son père durant les dernières années de sa vie, avait été la seule à savoir que la santé du Duc était fragile.

John avait beaucoup aimé son père et il était certain que Randolph l'avait adoré aussi, même si de façon désinvolte.

Son père avait été son héros, son héros de guerre. Avant d'endosser les feuilles de fraisier ducales, il avait été le colonel de son propre régiment qui, plus tard, après que le Duc se sentit trop vieux pour tenir une épée

dans les mains, avait fusionné avec la célèbre « Garde Noire » ; c'était le 42ème Régiment écossais, un régiment de Highlanders à l'époque.

Quand il devint duc, il fut celui qui avait le plus d'influence et l'oreille du vieux Roi.

Cela avait été un beau coup lorsqu'il avait épousé Elisabeth Grey, la duchesse de Lindley, après que le vieux Lindley mourut. Leurs enfants Richard et Sophia, le demi-frère et la demi-sœur de John et Randolph, avaient été placés sous la garde de Montgomery et protégés par son influence.

Maintenant, Richard Grey, duc de Lindley, était celui qui exerçait le plus grand pouvoir dans le royaume. Randolph n'était même pas près d'être le numéro six, mais il n'avait jamais été très ambitieux en ce qui concernait la position et n'avait pas



du tout envie de se battre contre les ducs royaux à ce sujet.

*« Je regrette d'avoir promis que John épouserait Lizzie Campbell d'Ayre alors qu'il n'avait que douze ans. C'était une promesse que j'avais faite à votre chère mère, le jour où elle avait quitté ce monde pour un autre.*

*Je suis toujours sous serment et doit garder le silence sur les circonstances qui ont un jour entraîné ce mariage. »*

John avait les yeux fixés sur les mots que son père avait écrits avec tant de précision.

Ils représentaient pour lui un monde plein de haine pour une fille qu'il n'avait jamais voulu épouser. Il l'avait laissée à Édimbourg après la noce, se moquant de la consommation en la violant contre le mur

de sa chambre et en lui refusant sa semence à la fin.

Elle n'avait que seize ans et était restée là, choquée, les yeux écarquillés.

Parfois, ces yeux-là hantaient ses rêves, mais il refusait d'avoir des remords à propos de son terrible comportement envers cette femme qu'il ne connaissait quasiment pas et qui partageait son titre depuis deux ans en tant que marquise de Lorna et Kintyre.

*« Je crois que je vous dois une explication pour ce mariage qui a soulevé tant de questions dans le monde de la haute société.*

*J'espère que votre chère mère comprendra mon désir de me libérer du serment que je lui avais fait, quand je serai dans la tombe depuis longtemps.*

*Votre grand-père maternel, Bentham Belding, avait engendré un fils avec une jeune fille de la noblesse écossaise, quand il était venu à Glasgow afin de fournir à mon régiment Rothford des hommes supplémentaires provenant du sien.*

*Cet enfant a été adopté par les Campbell d'Ayre. Votre mère, mon épouse Elisabeth, souhaitait élever cet enfant, Barnaby (Barry) Campbell, au rang qui, selon elle, lui était dû. Par conséquent, elle a demandé à ce que Lizzie Campbell (la fille de Barnaby) et John soient fiancés. J'ai élevé l'écuyer Barnaby Campbell au rang de baron d'Ayre. Si Barnaby mourait sans descendance mâle, Ayre reviendrait à John.*

»

John ferma les yeux. Il se souvint de la longue querelle que sa mère et son père

avaient eue il y avait bien longtemps, le jour où il avait attendu la permission d'être reçu dans les appartements de sa mère.

« Un prêté pour un rendu » avait-elle appelé ça.

Il se demanda si son père spécifierait enfin son « prêté pour un rendu ».

*« La raison pour laquelle j'ai cédé à ces demandes, qui ne semblaient pas très justes envers John, c'est que j'ai fait du mal à votre mère en ayant une liaison avec une fille qui vivait à Bannockburn. De cette liaison, deux enfants sont nés. Le plus jeune est mort au bout de quelques jours, après que la jeune fille eut perdu la vie en lui donnant naissance.*

*Le garçon vit encore à l'heure où je vous écris cette missive. Je suis toujours sous serment et ne peux dévoiler son nom, bien*

*que, selon ma meilleure amie Lady Audrey Agnew, comtesse de Loghaire, il ait mon visage comme personne d'autre. J'ai essayé de le garder sous ma protection et, en signe de respect et afin de lui apposer ma marque, je lui ai donné mon sabre, le Klingenthal, celui que mon bon père le duc de Rothford m'avait offert lorsque je dirigeais le régiment Rothford en tant que colonel.*

*Je n'ai pas la liberté de vous révéler davantage au sujet de ce fils, votre demi-frère.*

*J'ai enlevé les armoiries ducales du pommeau du Klingenthal et les ai échangées contre un saphir qui ressemblait à la couleur des yeux de sa mère.*

*Je souhaiterais cependant que cet homme fasse un jour partie de la pairie, tout*

*comme j'ai élevé Barnaby Belding, plus tard Campbell, au rang de baron.*

*J'ai été conseillé à ce sujet par Lady Loghaire qui m'a fait remarquer que la baronnie de Halkhead est « flottante » suite au décès de John Ross, baron Halkhead, qui n'a laissé aucun descendant mâle. Je dois remettre cette affaire entre vos mains compétentes en vous conseillant d'attendre que la guerre contre Napoléon soit terminée avant d'exécuter ma demande.*

*Je regrette profondément d'avoir fait passer le devoir filial avant le bonheur filial, et si John le souhaite, je lui accorde la permission de divorcer devant les tribunaux écossais, bien que je ne puisse que lui faire remarquer que le divorce mènerait Lizzie à une ruine imméritée, ce qui serait contraire aux souhaits initiaux de votre mère.*

*Écrit le 8 mars 1805 sous les yeux témoins  
de Lady Audrey Loghaire.*

*Votre père aimant, Jonathan  
Montgomery, duc de Rothford etc. »*

John laissa tomber la lettre sur ses genoux et se cacha le visage avec les mains.

Son nom était Lochiel, Lochiel Cameron.

Il l'avait vu pour la première fois en compagnie de la plus belle femme du monde. Lochiel avait cinq ans à l'époque.

John n'avait réalisé que son père avait couché avec cette femme qu'après avoir entendu ses parents se quereller à son sujet, le jour fatidique de la mort de sa mère.

Elle avait arraché la promesse des fiançailles de Lizzie Campbell avec son second fils à un duc honteux auquel elle faisait du chantage.

Il comprenait que son père voulût que Lochiel fût nommé baron après que la guerre contre Napoléon fut terminée.

Lochiel était un guerrier, un officier, et lorsque le Parlement le déciderait, il devrait probablement aller à la guerre, comme tout le monde.

Son père, prudent, voulait éviter que Halkhead fût donné à quelqu'un qui ne pourrait en profiter que jusqu'au jour où il rencontrerait la mort sur un champ de bataille, ce qui risquait d'arriver très vite.

Père avait toujours été un homme pratique.

Il se sentit soulagé de savoir que son père fut prêt à faire face aux conséquences d'un divorce au sein de la Maison des Rothford, mais John savait déjà qu'il ne divorcerait jamais de Lizzie Campbell. La honte d'un divorce donnerait une mauvaise image de sa



famille ancestrale et nuirait à sa propre réputation.

Il n'avait pas besoin d'une épouse et la laisserait donc bien tranquille là-haut, en Écosse. Randolph n'était pas encore marié, mais il le serait dans les années à venir, et la question d'engendrer des héritiers deviendrait très bientôt sans objet pour John.

Il poussa un profond soupir, éprouvant beaucoup de regrets à l'égard de son père courageux qui avait trouvé son égal et sa supérieure en cette femme acariâtre et calculatrice.

Au moins, le fardeau qu'il avait emmené avec lui dans la tombe pouvait désormais être partagé avec ses deux fils, mais il n'avait pas la moindre idée de comment ni quand il pourrait aider son père dans ses tout derniers souhaits.

Lochiel Cameron était l'homme au Klingenthal que Randolph et lui avaient tous deux convoité un jour.

John sourit d'un air grave.

Ni Randolph ni lui n'avaient besoin du Klingenthal, hormis pour les rares cérémonies auxquelles il était de leur devoir de participer. Son père avait eu raison de le donner à un guerrier, comme il l'avait lui-même été, il y avait des années de cela.

Il se leva et retourna à la salle du petit-déjeuner.

Randolph lisait encore tranquillement les journaux. Il leva les yeux vers lui avec curiosité.

« Sais-tu à qui appartient le Klingenthal en ce moment ? » lui demanda John sans aucune introduction.

Randolph hocha la tête.

« Cette information était assez facile à trouver ; Père détaillait tout dans ses livres de comptes et c'était pareil pour le Klingenthal. »

« Tu le connais ? »

Randolph regarda son café.

« Un très beau gars, ce Cameron ! Il vit actuellement à Édimbourg ! Pourquoi ? Nous n'allons rien faire dans l'immédiat au sujet de Halkhead. La guerre avec Napoléon ne fait que commencer, si j'ai bien compris où tu voulais en venir. »

John regarda son frère.

« Nous n'allons rien faire à propos du fait que nous avons un demi-frère ? »

« Il n'y a rien que nous puissions faire, John ! Nous verrons comment tout se passera lorsque la guerre sera finie et je prendrai les mesures appropriées à ce moment-là. »

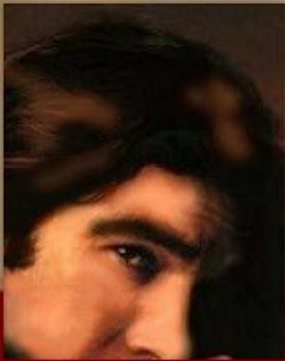
« Tu as probablement raison, » admit John « à contrecœur, je dois partir, présente mes hommages à Harry. »

Randolph fit un large sourire.

« Je t'ai dit qu'elle courait après Wellesley maintenant, mais il ne va jamais lui donner carte blanche. Il préfère dépenser son argent sur ses soldats plutôt que sur ses prostituées. Cette fille est plus stupide que je ne le pensais. Les femmes, bah ! »

« Je suis tout à fait d'accord avec toi ! » marmonna John en sortant de la salle ducale du petit-déjeuner.

\*\*



# Chapitre 3 : LES CONSÉQUENCES D'UN BAL MASQUÉ

\*

*Londres 1811*

Lizzie Montgomery, marquise de Lorna et Kintyre, eut un frisson.

Elle se tenait à l'extérieur de la grande demeure des Morrison et se demandait pour la vingtième fois si elle faisait la bonne chose.

Sous sa cape de soie, elle portait une robe de danseuse espagnole qui consistait en des couches et des couches de dentelle noire et rouge. Le décolleté était audacieusement bas. Avec ses longs cheveux noirs ondulés qui, détachés, lui arrivaient pratiquement à la taille, elle était la quintessence d'une séduisante danseuse.

Un valet de pied sortit de la maison afin de l'amener en haut des grands escaliers de marbre, tandis que le carrosse de ville noir des Hamilton s'éloignait en grondant.

Elle ressentit un élan de panique.

Oh, mon Dieu, avait-elle vraiment permis à Snow de la conduire dans cette aventure très hasardeuse ?

Sa silhouette bien particulière apparut soudain dans l'embrasure de la porte ouverte.

Elle s'empressa d'attacher son masque noir et rouge afin de cacher son visage.

Il l'avait donc vue arriver. Elle fit signe au valet de pied de s'esquiver et se tint immobile sur le tapis rouge, en attendant que l'homme qui se trouvait dans l'embrasure de la porte vînt la chercher. Il tendit les deux bras quand il arriva devant

elle et la souleva bien haut en l'embrassant sur la bouche.

Elle se débattit afin de se libérer et il se mit à rire, véritablement amusé.

« Vous êtes ravissante! » dit-il en jubilant, « ne luttez pas contre moi, mon amour, c'est une réception de la haute société, mais d'un genre très particulier. S'embrasser en public est obligatoire ce soir ! »

Elle rougit à ses mots et ressentit l'envie de courir après le carrosse de Hamilton et de sauter à l'intérieur pour rentrer à la maison où la vie serait sûre et harmonieuse. Et ennuyeuse, songea-t-elle, terriblement ennuyeuse.

Susan avait tout arrangé pour elle. Elle devait rencontrer un aristocrate qui serait son cavalier et l'emmènerait à l'une de ces réceptions notoires chez les Morrison. Il se surnommait Snow et elle ne l'avait



rencontré qu'une seule fois avant cela, alors qu'ils portaient tous deux un masque, comme c'était le cas maintenant.

Quand elle avait fait remarquer qu'il avait un air qui lui était très familier, il avait souri. Il avait haussé les épaules et hoché la tête en disant que rien dans la Haute ne pouvait être gardé tout à fait secret, mais que, en ce qui concernait toutes les cérémonies, il valait mieux qu'ils se retrouvasse ainsi, en gardant les choses incertaines, pour leur bien à tous les deux.

Il lui prit le bras et ils montèrent rapidement les escaliers.

« Faites comme si vous aviez fait ça toute votre vie, lui » murmura-t-il à l'oreille.

Il n'y avait personne pour les annoncer, bien sûr.

La plupart des invités semblaient être masqués, mais certains étaient beaucoup

plus reconnaissables que d'autres. Lizzie aperçut tout de suite le Prince Régent, debout au milieu de la salle de bal. Même avec son masque, il était difficile de ne pas le voir, avec son gros corps gras. Il n'avait pas pris la peine de mettre un costume pour la mascarade, et l'homme qui se tenait à côté de lui non plus.

Lizzie laissa échapper un hoquet de surprise.

Snow se pencha immédiatement sur son oreille comme pour y poser un baiser.

« C'est Randolph Rothford, » s'empres-  
t-il de lui murmurer, « soyez prudente, nous  
ne voudrions pas qu'il remarque votre  
présence ici ! »

Il l'entraîna à l'écart des deux personnages éminents et la fit asseoir dans une causeuse. Elle remarqua qu'il y avait beaucoup de sièges du même genre. Il fit signe à un valet

de pied de leur apporter deux verres de champagne.

Elle respira lentement par le nez ; c'était Randolph Rothford et non John !

Elle se demandait si Randolph la reconnaîtrait, mais si tel était le cas, il ne le montrerait probablement pas ; cela avait été plus ou moins son idée qu'elle courût après John.

« La montagne et Mohammed » avait-il dit en la regardant de la tête aux pieds de ses yeux clairs.

Étant donné que John ne daignait pas se montrer aux cérémonies respectables de la « Haute », il ne restait plus qu'à le chercher dans celles qui ne l'étaient pas.

Snow mit son bras autour des épaules de Lizzie et enfuit son nez dans le creux de son cou pour l'embrasser bruyamment. Elle dut se forcer à agir comme si elle n'avait jamais

rien fait d'autre dans sa vie, mais le fait de laisser un débauché lui faire des câlins en public la faisait rougir profondément.

Elle regarda autour d'elle et sentit la panique l'envahir. Elle avait fait des choses audacieuses dans le passé, mais elle n'avait jamais participé à une orgie.

Du moins, Snow lui avait dit que la fête en deviendrait probablement une.

Nick Morrison avait fait bâtir une maison à quelques kilomètres de Londres juste pour pouvoir se livrer à ce genre de fêtes audacieuses. Il était riche comme Crésus, mais un baron pervers bien connu qu'on ne pouvait plus déranger avec des événements officiels de la haute société. Il avait eu sa part d'« affronts » dans la vie et avait annoncé que la société polie n'était pas sa tasse de thé et qu'elle pouvait aller se noyer, cela lui était bien égal.

Snow remarqua l'état dans lequel elle se trouvait et la prit dans ses bras de manière à la rassurer.

« Ne vous inquiétez pas, » lui murmura-t-il en l'embrassant doucement sur la joue, « c'est la seule façon d'arriver jusqu'à lui. Il ne se rend plus guère aux cérémonies officielles depuis la mort de votre beau-père. »

Cela était assez étrange car John semblait actuellement prendre son rôle de marquis très au sérieux. Il avait même pris possession de son siège à la Chambre des Lords et l'utilisait pour autre chose que dormir. D'autre part, il était marié depuis longtemps et n'avait pas besoin de se trouver une épouse parmi les jeunes débutantes ; il n'avait donc pas besoin de montrer son visage partout, juste pour faire bonne impression à qui que ce fût.

Elle s'interrogea à nouveau sur la sagesse de toute cette affaire et puis, résignée, se blottit dans les bras de Snow.

Lochiel Cameron ; il lui rappelait son amant de longue date qui avait été obligé de la quitter afin de jouer les soldats dans la péninsule.

Elle présumait que quelqu'un les avait espionnés à Édimbourg et les avait dénoncés. Lochiel avait obtenu le grade de major, réglé ses affaires, confié entièrement leurs enfants, qui étaient illégitimes, à Mattie Burns et était parti à la marée de l'aube.

Elle se força à repousser toutes ses pensées au sujet de Lochiel. Susan Hamilton-Downs l'avait convaincue d'essayer de récupérer son mari et c'était la devise de ce soir. Randolph Montgomery, son beau-frère et surtout, le récent duc de

Rothford, lui avait ordonné de cesser de se cacher à Édimbourg et de venir à Londres. Il avait insisté pour qu'elle fît de son mieux afin de donner enfin un héritier au duché, dans la mesure où Caro, la femme qu'il avait récemment épousée, ne montrait aucun signe de grossesse. Randolph semblait devenir très nerveux tout à coup du fait que ni John ni lui n'avaient eu d'enfant légitime jusqu'à présent. Cela n'arrangeait rien que Caro eût bientôt quarante-quatre ans, ce qui était un âge avancé.

Lizzie se demandait si elle reconnaîtrait son mari dévoyé.

Il avait vingt-quatre ans quand elle l'avait vu pour la dernière fois, furieux et ivre, en train de remettre sa culotte de mariage après l'avoir violée sur une commode, contre le mur de sa chambre. Il avait maintenant trente ans. Les musiciens se mirent à jouer

une valse. Snow se leva et la saisit par le poignet en murmurant qu'elle serait plus visible sur la piste de danse.

La danse était de toute évidence davantage un moyen de se toucher l'un l'autre qu'une fonction sociale, songea-t-elle au bout de quelques minutes. Il lui semblait que tous les couples de danseurs étaient beaucoup trop proches l'un de l'autre, se tenant volontiers par des endroits indécents.

Au moins, Snow la guidait sur la piste tel un expert, au lieu de faire comme les autres et de peloter à l'occasion ses fesses recouvertes de soie ou de lui caresser le décolleté avec le pouce.

À la fin de la série de danses, il se contenta de lui baiser longuement la main.

Elle n'était pas une femme frigide et cette atmosphère particulière, emplie de sexualité, commençait à la conquérir. Ses



joues prirent la couleur des roses lorsque Snow laissa traîner ses doigts sur la partie découverte de ses bras.

Cela faisait pas mal de temps qu'un homme ne l'avait pas touchée !

Lochiel avait suivi son régiment bien-aimé des Highland jusqu'à la péninsule, la laissant seule et désespérée, d'abord à Édimbourg et puis un peu après à Londres, lorsque son beau-frère l'avait sommée de venir à la maison ducale de la rue Arlington.

Lizzie savait qu'elle avait un grand besoin d'amour et d'affection. Cela avait été au départ la seule raison pour laquelle elle avait continué sa liaison adultère avec le beau Lochiel Cameron, car elle savait qu'elle n'en aurait pas du tout de la part de son goujat de mari débauché. Une fois séparés, ils avaient décidé de ne pas

s'écrire, même si de temps en temps, elle avait envoyé des lettres à Mattie à Édimbourg en y ajoutant quelques mots pour Lochiel. Il semblait cependant que Lochiel avait choisi de couper complètement leurs bonnes relations ; elle ne recevait jamais un mot ni de nouvelles de lui. Il était au courant de la sommation du Duc et avait manifestement décidé qu'il serait préférable de laisser le passé où il était et de poursuivre chacun sa vie de son côté.

Elle était venue à Londres où elle ne connaissait personne et où personne ne faisait réellement attention à elle.

Son mariage avec Lord John Montgomery, maintenant marquis de Lorna et Kintyre, remontait à près de sept ans, et si quelqu'un s'en souvenait, il n'en disait mot, probablement trop embarrassé pour elle.

À Londres, on l'avait traitée telle une pestiférée.

John avait de nouveau refusé catégoriquement de la rencontrer. Au moins, lorsque Randolph donnait des réceptions, en compagnie de sa nouvelle épouse sans prétention, Lizzie était toujours invitée et elle avait donc commencé à connaître des gens de la haute société.

À la table du duc de Rothford, il était inconcevable que les invités la snobassent, alors lentement, elle s'était mise à se constituer son propre petit cercle d'amies et de connaissances.

Ce qui l'aida en premier lieu à entrer dans la société polie, ce fut son amitié avec Lady Susan Hamilton-Downs.

Susan était une cousine de l'épouse de Rothford et la belle-sœur de George, le duc de Hamilton. Elle était enceinte depuis très

peu de temps. Il s'avérait que Hamilton-Downs montrait autant d'intérêt envers Susan que Lord John envers Lizzie. En fait, Susan était enceinte de son deuxième enfant, tout simplement parce que Hamilton-Downs prenait ses obligations à obtenir un héritier et un second fils très au sérieux, mais Susan avait avoué à Lizzie qu'ils étaient loin de vivre ne fût-ce qu'un semblant de mariage. Elle avait expliqué que son mari lui griffonnait un message lui annonçant à quel moment il se rendrait dans sa chambre. Infailliblement, il entrait dans sa chambre obscure, soulevait les draps, pénétrait sa chose en elle et puis quittait sa chambre en silence, tel un voleur, après qu'il eut « fini ».

Leurs relations ne furent jamais différentes et au bout de quelques années, Susan avait cessé de s'interroger au sujet du

comportement plutôt étrange de son mari. Elle ne le voyait jamais dans la maison car ils vivaient à des heures différentes et leur demeure à Londres était gigantesque. Susan ne se souvenait pas des moments où ils avaient pris le petit-déjeuner ensemble. Ses dîners se passaient plutôt en solitaire, avec un plateau dans son appartement, à moins qu'ils ne dussent recevoir ou aller quelque part ensemble. Il ne lui adressait jamais un mot au cours de ces dîners, à l'exception de ceux obligatoires.

Susan était cependant une femme très forte, aussi bien au niveau de sa constitution que de son caractère. De corpulence moyenne, avec des cheveux d'une couleur indéfinissable, un beau visage aux yeux d'un gris profond et au regard toujours amusé, elle était ce que les gens qualifieraient de « jolie, mais pas belle ».

Elle avait hâte de mettre le bébé qu'elle portait au monde car elle avait l'intention d'avoir une liaison avec un homme fringant de la « Haute », dès qu'elle aurait rempli la part de son contrat de mariage en prenant soin de l'héritier et, éventuellement, du second fils de la lignée des Hamilton-Downs. Elle avait appris par les rumeurs que son mari espérait que le futur nouveau duc de Hamilton serait issu de sa progéniture dans la mesure où son frère George ne s'était pas encore trouvé une nouvelle épouse convenable depuis la disparition de sa première femme.

George Hamilton nourrissait la même idée que son plus jeune frère de quarante et un ans, à savoir que même si les épouses pouvaient avoir leur utilité, elles n'étaient pas vraiment d'une stricte nécessité dans leur vie. Afin d'éviter de rencontrer son

mari dans la maison de son frère, Lizzie avait été ravie d'accepter l'invitation de Susan à séjourner dans l'immense résidence des Hamilton à Londres, chaque fois qu'elle en aurait envie et qu'elle pourrait trouver une bonne excuse pour ne pas devoir rester avec les Rothford.

Après quelques rencontres désagréables et quelques avanies assez irrégulières dans la bonne société de Londres, Susan avait pris une décision : Lizzie et son mari devaient se remettre ensemble d'une manière ou d'une autre.

Au moins comme ça, elle pourrait commencer à vivre pleinement la vie de la bonne société de Londres, sans devoir subir les affronts ou les turpitudes imméritées auxquels elle était exposée en ce moment. Elle était la marquise de Lorna et Kintyre, pour l'amour du ciel !

Lizzie était plutôt perturbée par cette idée.

Son mari n'avait pas montré le moindre intérêt pour elle. Il avait soigneusement évité toutes les activités sociales auxquelles elle avait été invitée.

Après toutes ces années d'abandon, elle avait appris à devenir indifférente à son sujet, comme on devient indifférent face à un membre de la famille qu'on ne connaissait pas et qui avait immigré aux Amériques.

Elle avait dit à Susan qu'elle ne voulait vraiment pas s'en donner la peine, mais son amie avait été inflexible.

Susan s'était mise à enquêter, tambour battant, sur la vie de John afin de provoquer la réunion heureuse de ce couple séparé depuis longtemps.

On put rapidement constater que Susan était plutôt optimiste sur la question.



John était toujours un goujat et un débauché de première classe, et il faisait partie des Whigs, par-dessus le marché. Depuis des années, il avait pris le pli de fréquenter les courtisanes de la clique de Harriet Wilson et avait de nombreuses maîtresses à côté de cela. Comme il ne se donnait guère la peine d'aller à la moindre réception respectable, afin de ne pas y rencontrer son épouse inconnue mais non désirée, il s'était résolu à fréquenter les réceptions moins opulentes, mais généralement extrêmement indécentes, au sujet desquelles les membres les plus inébranlables de la bonne société savaient tout, même s'ils s'empressaient d'affirmer qu'ils n'y avaient jamais assisté.

Susan avait décidé, avec regret mais fermement, que Lizzie devrait également se rendre à ces réceptions afin de séduire son

mari et de faire en sorte qu'il éprouvât une certaine affection à son égard. Elle avait déclaré que Lizzie était d'une beauté très sensuelle à laquelle Lord John ne pourrait jamais résister une fois qu'il aurait posé les yeux sur elle.

Lizzie accepta de s'en convaincre. Elle avait trouvé l'idée de Susan assez amusante, d'arnaquer son mari réticent, de faire en sorte qu'il tombât follement amoureux d'elle ou quoi que ce fût de plus réaliste qui pût arriver.

Susan avait convaincu le mystérieux Snow de devenir le beau cavalier de Lizzie, contre une somme d'argent bien sûr, et avait suggéré que si tout ce plan échouait, elle pourrait au moins entamer une histoire d'amour avec ce beau Snow bien bâti.

Ni Susan ni Lizzie ne connaissaient la véritable identité de ce « Snow ». Susan

avait entendu parler de lui, mais ne l'avait jamais rencontré. Il était l'un des rares hommes de la bonne société connu pour « aider » les gens de la Haute, contre des montants exorbitants, dans des affaires de cœur ou des situations quelque peu criminelles qui avaient besoin d'être traitées par un expert.

Snow n'avait accepté la demande écrite de Susan que lorsqu'il avait été certain de pouvoir porter un masque. Il était de toute évidence un homme qui chérissait son anonymat.

Susan avait entendu des rumeurs concernant ce Snow. Celle qui revenait le plus souvent, c'était qu'il était un haut pair du royaume qui arrondissait ses revenus avec les choses qu'il faisait sous cette identité secrète. À présent, Lizzie lui tenait

les mains au milieu de la salle de bal des pairs les plus « osés » du royaume.

Snow la prit par la taille et enfouit quasiment son nez dans son profond décolleté.

Lizzie songea que si son illustre mari ne faisait pas son apparition à la fête, elle n'hésiterait pas à accepter l'offre audacieuse de Susan et essaierait volontiers cet homme qui la tenait si hardiment. Elle avait été privée d'« amour » depuis trop longtemps.

Cela n'aurait pas lieu ; lorsque Snow blottit son nez dans son décolleté, il murmura entre ses dents que leur victime venait d'arriver.

Lizzie avait oublié à quel point son mari débauché était grand et beau. Elle ne l'avait plus vu depuis six longues années.

Elle eut un hoquet de surprise en regardant son visage rude, avec ses sourcils

épais qui surplombaient des yeux bruns étonnants. Il avait un nez droit, mais légèrement retroussé, ce qui ne diminuait en rien l'extrême sensualité de ses lèvres. Il était habillé tout en noir et portait des bottes de Hesse noires au lieu de chaussures de danse. Il n'avait pas pris la peine de mettre un masque.

Elle chancela contre Snow, prise de malaise et de vertige en même temps.

Snow, qui vit tout de suite qu'elle ne se sentait pas bien, la saisit par la taille et l'éloigna du regard de John Lorna.

Il marmonna quelque chose entre ses dents, mais Lizzie était trop étourdie pour comprendre.

« Ici ! » Snow désigna une zone qui était cachée par d'énormes pots contenant des palmiers. « Retirons-nous afin que vous vous remettiez. »

Il la fit doucement asseoir dans une causeuse et s'installa près d'elle.

« Est-ce que ça va ? » lui demanda-t-il d'une voix inquiète.

Lizzie crut percevoir une note de tendresse et se demanda si elle ne laisserait tout simplement pas son mari tranquille afin d'aller plus loin avec Snow.

Elle hocha la tête, puis la secoua. Elle ouvrit la bouche et inspira profondément. Elle avait l'impression d'avoir une grosse pierre sur la poitrine.

« Ça va si mal que ça ? » demanda Snow en souriant.

Elle soupira profondément et essaya de lui faire un léger sourire.

« Je n'ai pas..., je n'étais pas... », balbutia-elle. Snow embrassa ses lèvres tremblantes. « Voilà, » dit-il à nouveau en se

rapprochant d'elle, « vous avez un ami, vous savez. Vous pouvez me raconter. »

Elle porta ses mains à ses cheveux.

« Je ne l'ai pas vu depuis près de sept ans, » murmura-t-elle, « mais quand il l'était là devant moi, c'était comme si c'était hier. »

Snow la fixa intensément du regard.

« Ça va vraiment mal, hein ? » répéta-t-il en secouant la tête, « vous étiez donc amoureuse de lui ? »

« Follement, » avoua-t-elle en rougissant fortement, « la lune et le soleil se levaient avec lui, vous savez. J'étais juste une gamine de seize ans qui avait la tête pleine de nuages moelleux. »

Elle n'osa pas lui dire que malgré son soi-disant amour pour John Montgomery, elle l'avait privé de son droit marital de la dépuceler. Elle avait séduit un jeune

lieutenant pour se venger de l'indifférence du futur époux qui n'était venu que deux fois à Ayre, se moquant ainsi de la cour qu'il devait lui faire.

Il n'avait même pas pris la peine de l'escorter de la maison de ses ancêtres jusqu'à Édimbourg, où ils devaient se marier.

Snow secoua la tête.

« Cela ne va pas marcher. Pas avec le plan que nous avons inventé. Il n'est pas venu seul, lui non plus. »

Il prit ses mains dans les siennes et caressa la soie rouge de ses gants.

« Cette femme qui est avec lui est la pire opportuniste de Londres. Si je la connais bien, elle restera collée à lui toute la nuit. »

Il n'ajouta pas qu'elle était aussi celle que toute la bonne société voulait baiser. Si Ariel Broadhurst-Blackwood courait après



John, et il n'y avait aucun doute à ce sujet, alors ils n'auraient aucune marge de manœuvre afin de faire entrer Lizzie sur scène.

« Rentrons chez nous », proposa-t-elle soudain, « c'était une mauvaise idée de toute façon. Je dois repenser à tout ça, maintenant que je l'ai revu. »

Snow hocha la tête sympathiquement, se mit debout et l'aida à se relever du canapé bas.

« Je vais faire venir votre attelage, » annonça-t-il.

« Il me semblait bien que c'était vous ! » gronda une voix de baryton derrière eux.

Lord John Lorna regardait Snow, la tête inclinée. Il tendit la main pour le saluer.

« Affaires ou plaisir, ce soir ? » demanda-t-il en direction de Snow, tout en regardant Lizzie d'un air admirateur.

« Oh, ah, c'est vous Lorna ? » demanda Snow visiblement en détresse.

John hocha la tête d'un air complice.

« Plaisir alors, espèce de coquin ! Présentez-moi à cette belle dame, voulez-vous ? »

« Euh... Eleanor... » balbutia Snow à court de mots pour une fois.

Lizzie fit une révérence avant de prendre le bras de Snow.

« Nous étions sur le point de partir, » expliqua Snow en s'excusant.

Lorna fronça les sourcils.

« Aussi tôt ? Ils n'ont même pas commencé à... »

« John ! Vous ne pouvez pas me laisser seule alors que je ne sais pas... Snow ? Ça fait longtemps que je ne vous ai plus vu chez Morrison ! »

Lizzie soupira avec résignation.

Une très belle femme aux cheveux noirs de jais avait pris John Lorna par le bras tout en se penchant vers Snow pour l'embrasser sur la bouche. Elle portait une robe moulante noire et de toute évidence, et de façon scandaleuse, rien d'autre.

Lizzie évita de justesse de rester bouche bée devant cette femme éblouissante.

Elle fit un pas en arrière, prête à se retirer de la scène, mais John réagit avec une rapidité étonnante.

Il la saisit par le poignet avec une certaine force.

« Vous ne vouliez pas vraiment partir, n'est-ce pas ? »

Son regard perçant descendit de son visage jusqu'à son corsage en dentelle noir et rouge et à son profond décolleté indécent.

Ariel les regarda froidement, mais ne dit rien. Snow se tourna vers Lizzie.

« Nous n'étions pas vraiment pressés, n'est-ce pas ma chérie ? » lui demanda-t-il d'une voix lourde de sens.

Lizzie secoua la tête après un instant d'hésitation.

Elle n'avait pas encore dit un mot, de peur que John ne l'entendît et ne reconnût sa voix.

Elle se pinça les lèvres en se réprimandant. Il avait à peine entendu sa voix durant ces dernières années ! Elle avait juste poussé un cri à son intention lorsqu'il l'avait maltraitée au moment de leur « consommation ».

Comment pourrait-il jamais se rappeler à quoi ressemblait sa voix ?

« J'ai faim ! » déclara Lorna tout à coup, allons vers le buffet.

Il saisit la main de Lizzie et accrocha son bras au sien.

Il se pencha vers elle en appuyant le côté droit de son corps, de manière suggestive, contre sa hanche et ses jambes, tandis qu'il effleurait son sein avec son coude.

Lizzie regarda son bras, confuse, et essaya de retirer le sien, mais John n'allait certainement pas lâcher prise.

Snow et Ariel les suivirent en silence.

Après le buffet, Lizzie se précipita dans les toilettes pour dames.

Elle resta là pendant un certain temps, tenant ses joues rouges de ses deux mains.

Et maintenant ?

Elle inspira profondément.

John ne l'avait pas laissée durant tout le dîner.

Lizzie avait croisé des regards agacés de la part d'Ariel Blackwood et des sourires amusés de la part de Snow, lorsque John lui

avait donné à manger de petites bouchées venant de son assiette, annonçant à tout le monde qu'elle était sa nouvelle favorite et de toute évidence, détrônant ainsi Ariel Blackwood de la place qu'elle occupait à ses côtés, comme on l'avait présumé à tort.

Et maintenant ?

Elle s'assit sur une chaise en face du miroir.

Un rapide coup d'œil lui assura que ses cheveux et son masque étaient toujours bien en place. Elle posa ses coudes sur la table et appuya sa tête sur ses mains mises en coupe.

Voulait-elle encore de lui ? La question la fit réfléchir.

Tout le temps qu'il avait été avec elle, quelque chose n'avait cessé de se répéter dans sa tête, quelque chose de très perturbant. Elle avait commencé à se dire :

« Vous m'avez laissée seule pendant toutes ces années, espèce de salaud, et maintenant vous prétendez que je suis la réponse à toutes vos prières ! »

À son grand désagrément et son grand étonnement, elle s'était surprise à souhaiter qu'il eût dit la vérité, qu'elle fût vraiment sa nouvelle femme préférée !

Elle sortit de sa rêverie quand la porte s'ouvrit.

John entra doucement. Il referma soigneusement la porte.

« Ah, vous voilà, ma colombe, » dit-il nonchalamment d'une voix traînante, tout droit dans mon pigeonnier douillet !

Il tripota son foulard et le détacha d'un geste. Ensuite, il jeta son manteau noir sur le sol. Elle resta tétanisée sur son siège. Penser à lui et l'avoir ici en face d'elle en

chair et en os étaient deux choses bien différentes !

Est-ce cela, ce que je veux, se demanda-t-elle. Est-ce vraiment cela ?

Il fit prudemment quelques pas dans sa direction, sentant son hésitation.

Il se caressa l'entrejambe d'une main. Même avec sa culotte noire, elle pouvait remarquer son érection.

Son sexe était énorme, tout comme dans ses souvenirs du jour de leur mariage.

Elle eut soudain un sursaut. Il lui avait fait mal avec cette grande chose.

Elle le regarda avec de grands yeux effrayés.

« Venez ici, ma beauté, » murmura-t-il, « j'ai envie de vous prendre ici et maintenant ! »

Il la saisit par les épaules et la fit se lever de sa chaise. Sa main se dirigea vers son



masque, mais elle secoua la tête énergiquement.

« Non, laissez-le ! »

« Bon, eh bien, » murmura-t-il en s'appuyant lourdement sur elle, « donnez-moi un baiser, mon amour, vous devez avoir les plus belles lèvres du monde ! »

Il sentait le cognac et le champagne. Lizzie savait qu'il n'avait pas cessé de boire de l'alcool durant toute la soirée.

L'embrasser ? Il ne l'avait jamais embrassée de sa vie avant cela !

Lorsqu'il se pencha pour prendre ses lèvres entrouvertes entre les siennes, tout lui revint à l'esprit : son parfum, cette bouffée de masculinité à la fois enivrante et exaspérante, et Lord John.

Bon sang, mais elle n'arrivait pas à rester froide face à lui ! Elle ne s'était pas débattue lorsqu'il avait enfoncé sa langue

profondément dans sa bouche tremblante. Elle n'avait pas objecté lorsque sa main s'était dirigée vers l'ourlet de sa robe espagnole et avait lentement soulevé sa jupe d'une façon extrêmement excitante.

Il se courba soudain afin de la porter et de la mettre sur la coiffeuse, ses fesses nues posées sur le bois chaud reluisant et sa robe remontée quasiment jusqu'aux oreilles.

Lizzie sentit la panique l'envahir. Elle eut une sacrée impression de déjà-vu ! Il avait fait exactement la même chose longtemps auparavant, le jour de leur mariage !

Une main erra vers le sommet de ses cuisses et effleura habilement les plis de sa fente chaude.

Il l'embrassa à nouveau profondément. Elle n'avait pas mis de culotte ce soir. Elle se demanda si elle l'avait fait parce qu'elle avait en quelque sorte pris ses rêves pour la

réalité ou parce qu'elle avait juste été prévoyante.

Il gémit en souriant contre ses lèvres.

« Je me suis interrogé toute la soirée sur votre petite vulve. Est-elle aussi juteuse et charnue que je l'imagine ! »

Il enfonça un doigt dans la profondeur de son intimité et ronronna à nouveau.

« Vous avez envie de moi, n'est-ce pas ma beauté ? Dieu que vous êtes humide ! »

Je le suis, pensa-t-elle, terriblement honteuse, j'ai sacrément envie qu'il mette cette grosse verge en moi, non pas parce qu'il est John Lorna, mon foutu mari légitime, mais parce que je suis à présent chaude pour n'importe quelle verge, même la sienne !

Elle gémit.

Je suis une prostituée, pensa-t-elle de manière cinglante. Je m'en fiche que ce soit

celle de Snow, de John ou de Lochiel. J'ai juste très envie d'une verge !

Il lâcha ses lèvres et posa ses deux mains sur ses cuisses afin de les écarter.

« Et maintenant, voici le plat principal de ce soir, » murmura-t-il en s'agenouillant devant la commode et en plaçant sa tête entre ses jambes.

Il laissa échapper son souffle chaud sur la petite protubérance qui couronnait sa fente.

Lizzie ne savait pas si elle criait de plaisir ou si c'était simplement le fruit de son imagination. Elle saisit sa tête à deux mains.

Il sortit sa langue et se mit à lécher ses plis. « Oh oui, » dit-elle en haletant, « oh oui, faites-le, faites-le-moi... »

Elle le sentit retirer ses mains de ses genoux. Elle remarqua qu'il avait ouvert sa culotte tandis que sa langue continuait à explorer et caresser.

« Vous aimez ça, n'est-ce pas ? » dit-elle d'une voix rauque en se tortillant sous sa langue en mouvement, réalisant soudain qu'il la léchait davantage pour son propre plaisir que pour le sien.

En voyant bouger ses épaules et ses bras, elle comprit qu'il se masturbait tout en faisant un festin de ses parties intimes.

« Non, non ! » cria-t-elle, « je vous veux en moi, je veux.... Oooh... »

Son ventre remua de façon spasmodique lorsqu'elle atteignit l'orgasme, très consciente maintenant qu'elle hurlait.

Lorna se releva en tenant sa verge de la main afin de l'amener tout droit dans son vagin en pleine contraction. Quand il l'enfonça en elle, il se pencha pour entourer sa bouche de la sienne.

« Chut, ma beauté, » lui dit-il, vous allez faire s'écrouler toute la maison !

Il fit des va-et-vient en elle, presque avec prévenance.

« Ah, oui, » dit-il en gémissant, aspire-le lentement, « ma beauté, ah, oui, maintenant, oui, oui ! »

Il éjacula en elle et elle put en ressentir toute la force ; il eut des frissons plein le corps et trembla fortement.

Comme seule réponse à cela, elle eut un autre orgasme intense.

-

Elle était indéniablement une prostituée, songea-t-elle tandis que le carrosse des Hamilton retournait à Londres à toute allure.

Même si c'était avec son propre mari qu'elle avait copulé, elle se considérait comme la pire des dévergondées. Elle avait énormément aimé ce qui venait de se passer. Vraiment aimé ! Cela n'avait rien eu

à voir avec le fait qu'il était son époux. Elle se rendit compte que cela aurait pu être n'importe qui.

Elle secoua la tête.

Et maintenant ?

Dès qu'il s'était retiré d'elle, elle avait sauté de la commode et couru vers la porte qu'elle avait déverrouillée le plus vite qu'elle avait pu.

Elle avait dévalé les escaliers en tenant ses jupes froissées, afin de ne pas tomber, et avait crié aux valets de pied qui se trouvaient dans le vestibule de faire venir son attelage.

Les valets de Morrison avaient bien été formés. Ils n'avaient pas bougé un muscle lorsqu'elle avait attendu avec impatience sur le tapis rouge, devant la maison. Sa voiture était apparue en un rien de temps

devant les marches, et il en avait été de même pour sa cape.

Elle avait réprimé un sourire ironique. Ils devaient être habitués aux Cendrillon échevelées s'enfuyant de la maison alors que les festivités battaient toujours leur plein.

\*\*



